

De vieux meubles à la Louis treize, rares et usés, une table carrée recouverte d'un tapis qui une fois fut vert et dont la couleur tirait actuellement sur celle du tabac, un large fauteuil rembourré en maroquin jadis rouge, quelques papiers épars sur la table. Tel était le cabinet où nous devons entrer, pour assister à la scène qui s'y passa le 28 octobre 1836, trois jours après la publication du Testament dont nous avons parlé dans le premier chapitre de cette histoire.

Un homme de quarante-cinq à cinquante ans, mais qui paraît en avoir soixante, aux cheveux courts et grisonnants, que recouvre une petite calotte dont l'étoffe se perd sous une épaisse couche de graisse, est assis dans le fauteuil. Les deux coudes appuyées sur sa table et la tête encaissée entre ses deux mains, il semble absorbé dans la lecture d'un document qui se trouve devant lui. Deux bougies jettent leur vive clarté sur le document; l'espèce d'ombre que ses mains projettent sur sa figure, empêche de distinguer la contraction de ses lèvres et les plis qui sillonnent son front chauve et aplati, fuyant en arrière comme une tête de serpent. Ses gros yeux à fleur de tête sont cachés sous une immense paire de besicles en cuivre aux verres ronds et de couleur verte.

De temps en temps il regarde à une pendule en bois qui est au fond de son étude, puis il se remet à lire le document que pour la vingtième fois il a déjà parcouru.

—Il est en règle, s'écrie-t-il à haute voix et se parlant à lui-même, il est en règle ! Comment faire ? Cinq millions en biens fonds et en bel et bon argent !... Et le docteur Rivard, car c'était lui, s'était levé et après avoir parcouru deux à trois fois d'un pas rapide l'étude où il était, il s'arrêta devant l'horloge.

Neuf heures treize cinq minutes ! mais que peut-il donc faire ? Je ne comprends pas ce retard. Il aurait dû être ici à neuf heures précises. Je vais attendre encore dix minutes, et s'il ne vient pas, j'irai voir moi-même où il peut être allé et ce qui peut le retenir.

Il se mit encore à parcourir son étude à pas longs et rapides, en allant de son fauteuil à l'horloge et de l'horloge au fauteuil. A chaque tour il regardait au document et jetait en retournant un coup d'œil impatient sur l'horloge. Enfin en n'y pouvant plus tenir, il agita avec violence le cordon d'une clochette, qui se trouvait près du fauteuil et qui communiquait à la cuisine.

Une vieille négresse accourut, s'essuyant les mains à son tablier de coton blanc.

M. Pluchon n'est-il pas encore arrivé, Marie ? n'est-il venu personne me demander ?

—Non, mon maître.

—Marie, tu connais M. Pluchon ?

—Oui, mon maître.

—Eh bien ! aussitôt qu'il viendra, tu le feras entrer.

Je ne suis à la maison pour personne autre, entends-tu, Marie ?

—Oui, mon maître.

—Quel temps fait-il ?

—Il mouilli, à grosorage ; la pli y tombé comme une soupe.

—C'est bon, Marie, tu vas te mettre sur le perron de la porte et attendre là, jusqu'à ce que M. Pluchon arrive, et tu le feras entrer, mais pas d'autres, entends-tu ?

—Mais, mon maître, moué y fais le souper pou li, mon la marmite y es au feu, personne pour veillé li.

Au diable ta marmite et toi aussi—Vas où je te dis.

Et la négresse s'en alla en grommelant entre ses dents ; méqué y a donc, le docteur, y fâché contre son l'horloge, contre son le soupé, contre moué, contre tout l'y monde, gros la tempête y va venir ! Moué attrapé les coups, ça sûr, si n'a pas son le soupé ; et ça sûr aussi y aura pas soupé, car mon la marmite va renversé, si personne pou veillé li, et ça sûr personne pou veillé li, si moué pas là. Sacré mossié Plichon !

Ce n'était pas le temps qui inquiétait la négresse, quoiqu'une pluie froide et glacée tomba avec abondance ; le vent soufflait par raffales, la nuit était noire, la rue déserte et obscure, à peine éclairée à de longs intervalles par des lanternes dont les vitres brisées avaient, dans plus d'un endroit, laissé le vent éteindre les lumières. Quelques lanternes intactes conservaient encore cependant leur lumière pâle et lugubre et luttaient, en se balançant, contre les efforts du vent.

—Sacré M. Plichon, murmurait la négresse, pourquoi y pas venir tout suite ? y va été cause mon la marmite va renverser, et mon maître baté moué, si moué donné pas li son le soupé, sacré mossié Plichon ! La pli y tombé comme tout ; mais ça, c'est égal, moué pas fondre comme sucre, moué coutumé !

Et la vieille Marie, stoïquement assise sur le perron de la porte, plongeait de son œil unique à travers l'obscurité de la rue—Il lui sembla entrevoir dans la distance une ombre indistincte qui passait sous la réflexion d'une lanterne.

—Qué qu'un vini, ça c'est sûr.

Et elle se baissa presque jusqu'à terre pour mieux voir. A mesure qu'elle regardait, il lui semblait que l'obscurité augmentait ; elle ne distinguait plus rien, mais bientôt elle put entendre les pas précipités d'un homme qui accourait. Cette fois elle ne s'était pas trompée. Un petit homme, armé d'un immense parapluie de coton, s'arrêta devant la négresse.

Oh ! c'est vous mossié Plichon. Encore un peu vous ferez renversé mon la marmite. Entri mossié Plichon, mon maître attendé li depuis tantôt longtemps.

En effet cet homme, c'était M. Pluchon, qui, sans faire attention à ce que lui disait la négresse, entra dans la maison et se rendit jusqu'au cabinet du Dr. Rivard, qu'il trouva dans l'acte de prendre son chapeau et sa canne pour sortir.

—Bonsoir, M. Pluchon.

—Bonsoir, docteur.

—Mais qui est-ce qui vous a donc retenu si longtemps ? j'allais justement sortir, pour savoir ce qui vous était arrivé, quand vous êtes entré.

—Asseyons-nous d'abord, je n'en puis plus de fatigue, je suis tout essouffé et mouillé jusqu'aux os.—Ne pourriez-vous me donner un petit verre de cognac ?

—Avec plaisir. Prenez haleine, et racontez-moi ce qu'il y a de nouveau. Avez-vous vu M. Jacques, le greffier de la Cour des Preuves ?

—Attendez un peu. J'en ai bien d'autres à vous conter.

Et M. Pluchon ayant ôté sa redingotte, qu'il plaça sur le dos d'une chaise, et après avoir mis son large parapluie dans un